

L'Avare

Molière



CENTRE
DRAMATIQUE
FRIBOURGEOIS

LES OSSES

026 469 70 00 / www.theatreosses.ch

Sommaire

<u>distribution</u>	p. 03
<u>résumé de la pièce</u>	p. 04
<u>questions à Gisèle Sallin, metteuse en scène</u>	p. 05
<u>questions à Jean-Claude De Bemels, scénographe et créateur des costumes</u>	p. 06
<u>questions à Caroline Charrière, compositrice</u>	p. 08
<u>citations</u>	p. 08
<u>origines et sources de l'œuvre</u>	p. 09
<u>réception de l'œuvre</u>	p. 10
<u><i>L'Avare</i> en répliques</u>	p. 10
<u>le poids de l'argent</u>	p. 10
<u>la vie de Molière en cinq temps</u>	p. 11
<u>commedia dell'arte et lazzi</u>	p. 12
<u>résumé de l'<i>Aulularia</i> de Plaute</u>	p. 14
<u><i>L'Aulularia</i>, monologue – acte IV, scène 9</u>	p. 14
<u><i>L'Avare</i>, monologue d'Harpagon, acte IV, scène VII</u>	p. 15
<u>langage et expressions dans <i>L'Avare</i></u>	p. 16
<u><i>L'avare qui a perdu son trésor</i>, une fable de La Fontaine</u>	p. 19
<u>quelques liens et livres</u>	p. 20

L'Avare de Molière, par le Théâtre des Osse

(création le 18 février 2005)

<i>avec par ordre d'entrée en scène</i>	Elise	Céline Cesa
	Valère	Xavier Deniau (Khaled Khouri à sa création)
	Dame Claude	Anne Jenny (Sylviane Tille)
	Cléante	Benjamin Kraatz
	Harpagon	Roger Jendly
	La Flèche	Irma Riser Zogai
	Maître Simon	Olivier Havran (Joël Maillard)
	Frosine	Véronique Mermoud
	Maître Jacques	Yann Pugin
	Brindavoine	Alfredo Gnasso
	La Merluche	Olivier Havran
	Mariane	Raïssa Mariotti (Céline Nidegger)
	Le Commissaire	Olivier Havran
	Anselme	Alfredo Gnasso
 <i>mise en scène</i>	 Gisèle Sallin	 assistée de Sylviane Tille
 <i>scénographie et costumes</i>	 Jean-Claude De Bemels	
<i>réalisation des décors</i>	Valère Girardin	
	assisté de Diego Amstutz	
	et des Ateliers Perspectives de Gumefens	
<i>réalisation des costumes</i>	Christine Torche	
	assistée d'Annick Yannopoulos	
	et Emilie Bourdilloud (stagiaire)	
<i>patines et accessoires</i>	Wyna Giller	
 <i>coiffures et maquillages</i>	 Katrine Zingg	
 <i>lumières et technique</i>	 Jean-Christophe Despond	
<i>régie</i>	Yan Benz	
 <i>musique originale</i>	 Caroline Charrière	
<i>violons</i>	Anne-Frédérique Léchaire	
	Gabriella Jungo	
<i>alto</i>	Céline Portat	
<i>clavessin</i>	Dorota Cybulska Amsler	
<i>enregistrement</i>	Studio Artlab, Joseph Rotzetter, Senèdes	

Résumé de la pièce

Sous la coupe de leur père, Harpagon, Cléante et Elise cachent leurs amours. Elise, celui de Valère qui s'est fait engager auprès d'Harpagon pour se rapprocher d'elle. Cléante, celui de Mariane, belle et pauvre, qui vit auprès de sa mère. Chacun redoute les foudres paternelles, mais les projets du vieil avaricieux vont frapper de stupeur sa progéniture... Il veut marier la toute jeune Mariane pour redonner des couleurs à la grisaille de son veuvage, il souhaite faire épouser à Elise et à Cléante de « vieilles peaux » fortunées pour ajouter encore à son pactole. Ce coup de théâtre réussira à liguer toute la maison contre le puissant vieillard.



« Molière présente un Harpagon qui suit la tradition. Dans sa magistrale comédie, il y a des scènes de farce, des jeux issus de la commedia dell'arte. La force de sa pièce est la façon dont il mène la critique sur l'avarice. Il la présente comme un trouble grave du comportement : l'avare aime d'amour son argent, il l'aime plus que ses enfants... »

Gisèle Sallin, metteuse en scène,
directrice du Théâtre des Osses

Questions à Gisèle Sallin, metteuse en scène

L'Avare est une des pièces de Molière les plus représentées. Pourquoi avoir choisi de la monter encore une fois ?

Parce que *L'Avare* a une résonance actuelle : nous sommes dans un monde de l'avoir et du paraître, nous sommes formatés pour aimer l'argent. Et comme l'avarice est un trouble du comportement, *L'Avare* de Molière a une pertinence à la fois individuelle et collective.

Molière est un auteur incontournable ?

Nous avons besoin de Molière, de son intelligence, de son esprit critique, de son génie théâtral. Il fait partie du patrimoine intellectuel et artistique de l'humanité. Et puis, la compagnie de Molière est si agréable ! Il a réussi à saisir notre humanité dans toutes ses nuances et sa façon de la visiter nous rassure. Il nous prouve que nous ne sommes pas devenus des machines ou des personnages virtuels.

Vous avez choisi de présenter un Avare d'inspiration classique, c'est-à-dire en costumes d'époque et dans un hôtel du XVII^e siècle. Pourquoi pas un Harpagon plus contemporain ?

Bien entendu, je me suis demandé si Harpagon pouvait être vêtu d'un complet-veston. Mais alors qui représenterait-il ? Pas forcément un banquier ou un homme d'affaires, mais un Monsieur Tout le Monde qui serait l'Avare. Cette piste ne m'a pas convaincue. Je pense que c'est très important de sentir les couches du personnage. Harpagon est une figure vieille comme le monde. Il fait partie de l'inconscient collectif, avec ses lunettes, sa barbiche et ses doigts crochus recourbés sur sa cassette d'argent. En complet-veston, ce serait un monsieur de notre époque alors qu'il est bien plus que cela. Nous rions de lui comme les Grecs et les Romains ont ri de lui et comme on rira de lui dans le siècle prochain.

La scénographie et les costumes sont réalisés par Jean-Claude De Bemels. Il ne faut donc pas s'attendre à un classique conventionnel.

Comme lors d'autres collaborations, *Le Malade Imaginaire* ou *Thérèse Raquin*, Jean-Claude De Bemels et moi ne faisons pas un spectacle historique. La structure théâtrale, les décors et les costumes sont d'inspiration classique, mais avec des touches résolument modernes. Notre lecture de la pièce, en synergie avec les acteurs, est nourrie des découvertes acquises depuis l'écriture de la pièce. On a une nouvelle vision de l'amour, une nouvelle façon de mettre en scène, en lumière, on a découvert l'inconscient humain : ces clés – et bien d'autres – appartiennent à notre époque et nous aident à envisager un *Avare* moderne.

Roger Jendly dans le rôle d'Harpagon, c'était une évidence ?

C'est un rôle pour lui. Je ne voulais le créer avec personne d'autre. Harpagon est un personnage très méchant, et il me fallait un acteur qui ait conscience de ce qu'il joue, c'est-à-dire la méchanceté, la maladie, les troubles du comportement. Mais en plus, il me fallait un acteur qui ait le sens de la comédie et de la farce. Un acteur expérimenté à tous les niveaux, tant professionnel qu'intellectuel, psychique et physique.

entretien réalisé par Sara Nyikus

Questions à Jean-Claude De Bemels, scénographe et créateur des costumes

Pourquoi avoir choisi un hôtel particulier du XVII^e siècle?

La scénographie doit informer le spectateur sur la richesse réelle d'Harpagon. J'ai donc choisi un hôtel particulier du XVII^e siècle. L'aspect de cet hôtel de maître est réaliste. Il en comporte les signes élémentaires, comme les lambris en bois, le sol en dalles, la grande hauteur des murs et des portes. Mais la forme générale est transposée par le « noir de théâtre » ; tous les éléments réalistes sont peints en noir et quand on ouvre une porte, on ne voit que du noir à l'arrière, c'est l'imagination du spectateur qui doit reconstituer les autres parties de la maison de l'avare. C'est en surgissant du noir que le comédien entre véritablement « en jeu ». C'est grâce à cette théâtralisation par la couleur noire du décor que les costumes apparaîtront avec encore plus d'éclat et que l'on peut utiliser des couleurs, vives cette fois, pour codifier (théâtraliser) les costumes.

Votre scénographie permet aux acteurs de jouer avec les éléments du décor.

La scénographie doit être fonctionnelle. Les comédiens doivent pouvoir s'appuyer sur sa réalité: beaucoup de portes visibles et invisibles, de véritables portes, solides, avec lesquelles les comédiens jouent. Le spectateur réussira à situer les personnages grâce à la façon qu'ils auront d'entrer, de sortir. Ce dispositif est en fait une énorme boîte magique qui permet les apparitions des personnages « bien à propos ».



Quel est le style des costumes ?

Le style des costumes s'inspire du XVII^e siècle, mais fait surtout référence à des figures traditionnelles de la comédie de tous les temps. Du théâtre grec aux clowns contemporains en passant évidemment par la commedia dell'arte.

Toute la famille d'Harpagon, serviteurs y compris, est habillée de vert.

Teinté de jaune, le vert est la couleur des eaux mortes, de la putréfaction qui est accentuée encore par la dégradation physique des costumes des serviteurs de l'Avare (leurs « siquenilles »). Cette couleur n'apparaît pas dans les costumes des personnages extérieurs à la famille sauf un peu dans le costume de Valère qui s'introduit par subterfuge dans la maison d'Harpagon.

entretien réalisé par Isabelle Daccord



Questions à Caroline Charrière, compositrice

Quels instruments avez-vous choisis pour la musique de L'Avare ?

J'ai tout de suite pensé au clavecin pour représenter Harpagon. Sa sonorité peut exprimer aussi bien la légèreté que la gravité ou le sarcasme. Puis j'ai ajouté des cordes (deux violons et un alto) pour faire pendant à Harpagon et donner un aspect plus lyrique, par exemple pour les scènes entre Elise et Valère.

Quel style de musique avez-vous composée ?

J'ai trouvé amusant de prendre des instruments de l'époque de Molière et de Lully pour composer une musique résolument moderne. Peu m'importe le style de musique, pourvu qu'il soit au diapason de la pièce, au même titre que toutes les autres interventions des artistes : la finalité est bien d'entendre Molière...

entretien réalisé par Isabelle Daccord

Citations

« L'avarice bourgeoise, en ces temps-là s'oppose comme un reproche à la prodigalité des aristocrates. Les nobles méprisent les bourgeois, qui sentent la boutique et le comptoir. Les bourgeois se vengent en ruinant les nobles et en les regardant galoper à leur ruine. Harpagon est le représentant forcené de la classe qui amasse, à laquelle Louis XIV donne le pouvoir. En crispant ses doigts sur sa cassette, il essaie de retenir cette puissance que la jeunesse et l'amour lui arrachent ? »

Paul Guth, *Histoire de la littérature française, des origines épiques au siècle des Lumières*, Fayard, 1967

« L'Avare (...), dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire et est à un haut degré tragique. »

Goethe, *Conversations avec Eckermann*, 1825

Origines et sources de l'œuvre

Les emprunts à Plaute

Comédie écrite environ 200 ans avant J.-C. par le poète latin Plaute, l'*Aulularia* (titre signifiant « La Petite marmite ») (voir p. 14) est la source directe de *L'Avare* de Molière. Le personnage d'Harpagon, l'épisode de la cassette et l'intrigue amoureuse entre Valère et Elise viennent de la pièce latine, de même que certaines scènes.

A noter qu'au XVII^e siècle, emprunter n'est pas voler. Au contraire : c'est une façon de créer des œuvres nouvelles dans la lignée de prestigieux auteurs et de mettre sa marque sur une idée, une histoire, un genre en l'adaptant à ses propres valeurs et à sa propre vision artistique. C'est pourquoi à l'époque où écrit Molière, les écrivains comme La Fontaine, Racine ou Boileau s'inspirent sans scrupules de ceux qui les ont précédés.

Quelques autres influences

D'autres œuvres ont certainement influencé Molière. Dans *La Belle plaidense*, écrite treize ans avant *L'Avare*, Boisrobert (1592-1662) montre un jeune homme obligé, comme Cléante, d'emprunter de l'argent à un usurier qui n'est autre que son père.

I Suppositi, comédie italienne de l'Arioste (1474-1533), présente également une jeune fille comme Elise, riche et amoureuse d'un faux domestique en réalité jeune homme de bonne famille qui, à l'exemple de Valère, retrouve sa fortune dans le dénouement.

Enfin la commedia dell'arte (voir p. 12) ou comédie italienne, reprenant de pièce en pièce les mêmes personnages, offre à Molière un répertoire de figures traditionnelles : le valet bavard et inventif (La Flèche), l'intrigante (Frosine), le vieillard amoureux (Harpagon), ainsi que des bouffonneries, appelées lazzi (p. 12) : chute d'Harpagon, coups de bâton, etc.

Une création originale

Molière ne s'est pas contenté dans *L'Avare* de mettre bout à bout des idées empruntées à d'autres. Bien au contraire : pour créer une pièce cohérente et divertissante, pour donner une unité à sa comédie, il a dû dominer ses sources, les marquer de sa personnalité, d'éléments autobiographiques et les adapter aux réalités de son siècle.

L'actualité de l'époque

Les nouveaux riches

Dans *L'Avare*, Harpagon est un bourgeois enrichi. Cette classification correspond au paysage social d'un XVII^e siècle où la bourgeoisie apparaît comme une classe sociale montante, qui s'est enrichie grâce au commerce, au prêt à intérêt et à l'épargne. Toutefois, il faut opposer la bourgeoisie de la première génération à laquelle appartient Harpagon et celle de la seconde génération à laquelle appartient Cléante. Pour le père, l'argent est un capital que l'on doit garder et faire fructifier ; pour le fils, il signifie dépense, confort, plaisir.

La rareté de l'or

De la même façon, la passion d'Harpagon pour sa cassette doit être rattachée à un phénomène contemporain. Au temps de Molière en effet, les espèces en or et en argent sont devenues extrêmement rares. C'est la bourgeoisie qui en possède la plus grande partie tandis que les caisses du roi sont toujours vides. Louis XIV, à plusieurs reprises, ordonnera à ses sujets d'apporter leur vaisselle d'argent à la Monnaie pour qu'elle soit fondue...

Réception de l'œuvre

La première de *L'Avare* eut lieu le 9 septembre 1668 au théâtre du Palais-Royal. La pièce ne remporta pas tout d'abord le succès escompté. Habitué aux grandes comédies en vers, le public n'apprécia guère le texte en prose, qui gênait ses habitudes et qui ne respectait pas les conventions du genre.

La comédie en cinq actes fut représentée neuf fois. Reprise le 14 décembre de la même année, elle fut donnée environ quarante fois entre cette date et la mort de Molière (17 février 1773).

Aujourd'hui, *L'Avare* est un classique de la culture scolaire et le jeune public continue à s'intéresser à cette comédie qui pose si bien le problème de l'autorité des parents sur les enfants et qui parle d'amour en termes toujours actuels. C'est également depuis 1680, la comédie de Molière la plus représentée à la Comédie-Française après *Le Tartuffe* (quelque 2500 représentations).

textes tirés de *L'Avare de Molière*, petits classiques, Larousse

L'Avare en répliques

Avec 354 répliques sur un total de 959, Harpagon occupe presque toujours le devant de la scène. Suivent son fils, Cléante (162 répliques), et Valère l'amant déguisé d'Elise (99 répliques). M^e Jacques, premier valet, arrive ensuite (83 répliques) suivi de La Flèche (69) et de Frosine l'intrigante (60). Quant à la fille d'Harpagon, Elise, et à la jeune aimée de Cléante et d'Harpagon, Mariane, elles en disent respectivement 51 et 31.

Le poids de l'argent

	scènes	montant		
		<i>en livres (1668)</i>	<i>en or</i>	<i>en francs suisses*</i>
➤ Casette	I, 4	30 000 livres (10 000 écus)	+ de 18 kg	~ 300 000 (200 000 €)
➤ Perruques et rubans de Cléante (évalués par Harpagon)	I, 4	(20 pistoles) 220 livres		~ 2200 (1500 €)
➤ Emprunt de Cléante	II, 1	15 000 livres	+ de 9 kg	~ 160 000 (107 000 €)
➤ Dot « en creux » de Mariane ; elle comprend : nourriture par an habits par an jeu	II, 5	3000 livres 4000 livres 5000 livres	1, 85 kg 2,46 kg 3 kg	~ 30 000 (20 000 €) ~ 40 000 (27 000 €) ~ 48 000 (32 000 €)

* calculé selon le cours de l'or en décembre 2004

La vie de Molière en cinq temps



Une éducation de jeune bourgeois (1622-1642) :

Molière est né le 15 janvier 1622. Fils aîné de Jean Poquelin, marchand tapissier, il est issu de la bourgeoisie qu'il représente si souvent dans ses comédies. Il fréquente les collèges.

L'Illustre Théâtre (1643-1645) :

Molière rompt avec sa famille qui s'oppose à son amour pour le théâtre et pour une comédienne (Madeleine Béjart) avec qui il fonde une troupe, l'Illustre Théâtre.

1644 : Molière fait l'expérience des difficultés d'argent : pour essayer de sauver sa troupe, il a vraisemblablement recours à des usuriers redoutables.

1645 : Il est emprisonné quelques jours pour des dettes. L'Illustre Théâtre ne parvient pas à lutter contre ses puissants concurrents de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais. Il s'en va en province.

Douze ans de tournées en province, puis l'installation à Paris :

Molière apprend son métier. Il compose des farces (perdues) ou de simples canevas sur lesquels improvisaient les acteurs.

1655 : Molière représente à Lyon sa première pièce connue, *L'Etourdi* : il y met en scène deux vieux avares, Trufaldin et Anselme.

1658 : Au moment où il s'installe à Paris, Molière peut lire la première traduction française du théâtre de l'auteur latin Plaute, et en particulier *l'Anulularia* (sous le titre de *l'Avaricieux*). Louis XIV lui accorde la salle du Petit-Bourbon qu'il partagera avec la troupe des Comédiens italiens.

1659 : Triomphe des *Précieuses ridicules*.

1662 : Molière épouse Armande Béjart, de vingt ans plus jeune que lui (fille ou sœur de Madeleine Béjart). Le couple aura trois enfants, dont une fille qui survivra. Il écrit *l'Ecole des femmes* : un homme d'âge mûr a fait élever dans l'ignorance une fillette pour en faire plus tard son épouse docile et naïve ; mais ses projets sont déjoués et un jeune homme la lui ravit (dans *L'Avare*, aussi, les mariages entre personnes d'âge trop différent échouent).

1664 *Tartuffe* : le goût de l'argent prend le masque hypocrite de la piété.

1665 : Tout Paris se moque de l'extraordinaire avarice d'un riche officier de justice, Tardieu et de sa femme, finalement assassinés par des voleurs. *Dom Juan* est reçu avec enthousiasme mais l'opposition des dévots oblige Molière à retirer la pièce après quinze représentations.

1666 : *Le Misanthrope* est accueilli sans enthousiasme au contraire du *Médecin malgré lui*, où l'on voit un vieux père avare qui préfère donner sa fille en mariage à un homme riche plutôt qu'à un jeune homme qu'elle aime. La farce enchante le public parisien.

Années difficiles (1665-1668) :

Molière tombe malade d'une fluxion de poitrine (comme Harpagon, II, 5) ; il vit séparé de sa femme, achève seulement de payer des dettes vieilles de vingt ans ; sa pièce *Tartuffe* est interdite...

Septembre 1668 : Molière crée *L'Avare* à la fin de cette période pénible. Il a 46 ans.

Dernières années (1669-1673) :

1670 : deux comédies ballets : *Les Amants magnifiques* et *Le Bourgeois gentilhomme*.

1671 : *Les Fourberies de Scapin* : dans cette farce, nous retrouvons des pères avares, des amours contrariées, un valet rusé et des reconnaissances qui arrangent tout.

1672 : *Les Femmes savantes*. Mort de Madeleine Béjart âgée de 54 ans.

1673 : Molière meurt après la troisième représentation du *Malade imaginaire*.

Commedia dell'arte

Théâtre traditionnel italien, représenté par des acteurs professionnels (ce que signifie *dell'arte*), dont le texte est à semi-improvisé. En raison de son oralité, cet art est en grande partie perdu; nous ne disposons plus que de quelques canevas, véritables outils de travail des troupes, simplement destinés à indiquer la succession des scènes, ainsi que les tenants et les aboutissants de la situation.

Le dialogue est toujours sous-tendu, dans la commedia dell'arte, par un petit nombre de situations-types, pour lesquelles le comédien dispose non seulement d'une trame, mais aussi de certains enchaînements de répliques quasi automatiques, dont il est très familier, voire même de dialogues-modèles publiés en recueils littéraires.

Ce théâtre se caractérise également par l'importance du corps et du jeu gestuel, mais nous ne savons rien de précis sur les jeux de scène, hormis le fait que les postures étaient si stylisées et les lazzi (voir ci-dessous) parfois si acrobatiques, que les témoins du temps s'avouent impuissants à les décrire. Le célèbre Scaramouche, par exemple, était un formidable acrobate qui, à quatre-vingt-trois ans, disait-on, parvenait à donner un soufflet du pied.

(Voir Claude Bourqui, *La Commedia dell'arte*, Paris, SEDES, 1999)

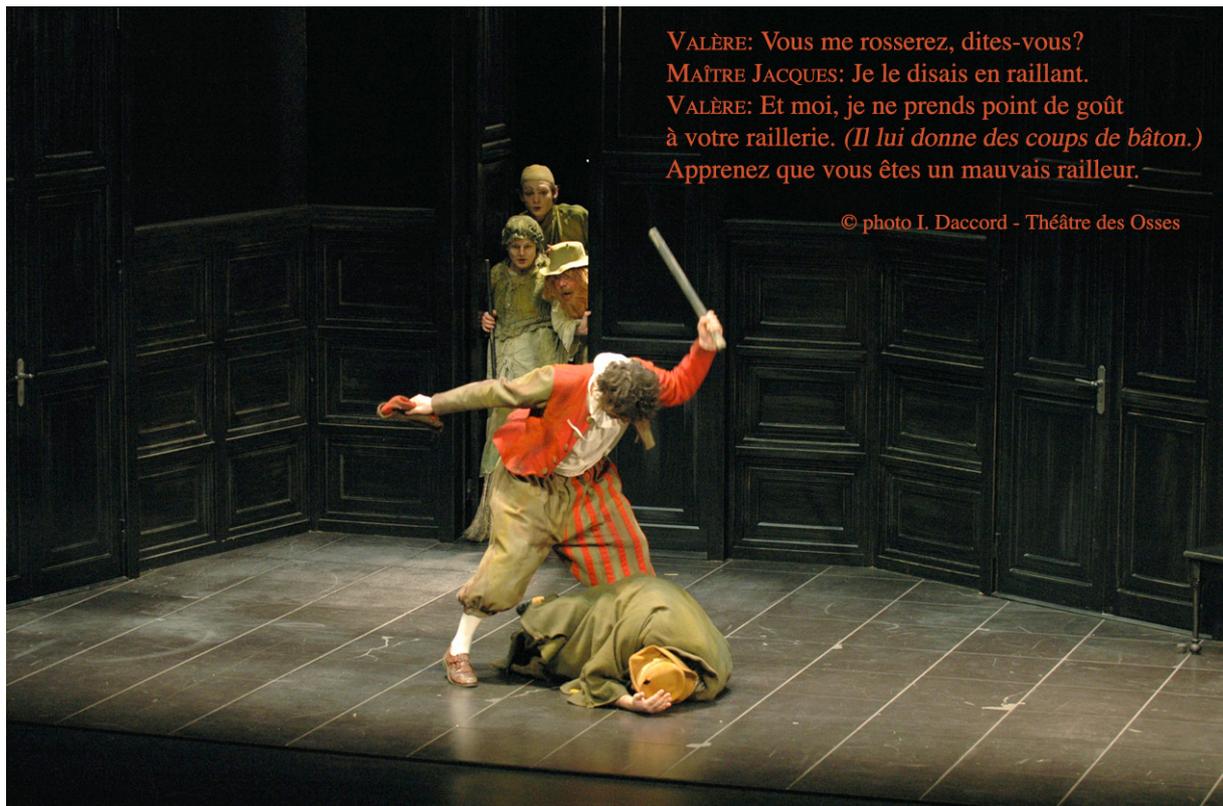
Les lazzi

Terme technique de la commedia dell'arte qui désigne des effets ou des jeux de scène comiques. Ces effets sont aussi bien verbaux (dialogues stylisés, jeux de mots, allusions sexuelles) que paraverbaux (effets de timbre), ou encore corporels (mimiques, postures, acrobaties). Chaque acteur possède évidemment certaines spécialités, mais ces effets sont pour nous perdus car les canevas, indiquant la succession des scènes, ne font que les mentionner de manière allusive. Dans tous les cas, la référence à ces lazzi montre qu'ils sont considérés comme des unités autonomes de jeu ou de dialogue, que l'acteur pouvait à son gré insérer à tel ou tel moment de la pièce, lorsque la situation s'y prêtait.

Molière pratique, comme ses collègues italiens, le réemploi de ces sortes d'unités dramatiques, les empruntant, les réadaptant, les reproduisant même parfois telles quelles d'une pièce à l'autre. Et l'on peut s'interroger sur la fonction et de la justification de ces effets qui heurtaient tant les conceptions dramatiques et le goût d'esprits comme Boileau. Contrairement à une idée reçue,

Molière ne recourt pas aux lazzi uniquement quand ils servent sa visée psychologique. Il le fait souvent dans une intention purement comique, comme dans *L'Avare* par exemple, où les lazzi se succèdent pour le seul plaisir euphorique du spectateur.

En fait, dans la majorité des comédies (*L'École des femmes*, *Le Tartuffe*, *Le Misanthrope*), le personnage jouit déjà, grâce à d'autres scènes plus vraisemblables, d'un effet de réel plus grand. Le recours sporadique au lazzi permet alors au poète de «charger» le portrait vers la caricature, de le styliser et en même temps de maintenir la tension comique. De sorte que, malgré la fragmentation de l'action que risquent de susciter certains lazzi, la peinture du personnage est confortée et complétée par ces effets de nature plus métaphorique.



Résumé de l'*Aulularia* de Plaute (-251 ? – -184)

Un pauvre diable, Euclion, a découvert dans sa cheminée une marmite pleine d'or qu'y avait déposée secrètement son grand-père, et depuis ce jour il vit dans la crainte d'être volé. Il soupçonne sa vieille servante Stciphyla de l'épier pour s'emparer du trésor ; il accueille avec méfiance son riche voisin Mégadore, qui vient lui demander la main de sa fille Phaedra. Pourtant il finit par consentir au mariage, mais en stipulant que Mégadore épousera Phaedra sans dot et qu'il paiera seul tous les frais de la cérémonie. Euclion ne se doute pas que la jeune fille aime son cousin Lyconide, qui s'apprête à l'enlever. Des cuisiniers arrivent pour préparer le festin du mariage, mais Euclion, les entendant parler de marmite, croit qu'il s'agit de son trésor et il les chasse à coups de bâton. Pour mettre son or en lieu sûr, il le transporte dans le temple de la Bonne Foi ; or, il a été surpris par Strobile, l'esclave de Lyconide. Mais Strobile n'a pas le temps de dérober la précieuse marmite : Euclion, reparaissant tout à coup, soupçonne l'esclave, qu'il fouille consciencieusement, mais sans résultat évidemment. Euclion transporte alors son trésor dans le bois du dieu Silvain ; cette fois, Strobile, qui a continué sa surveillance, réussit à s'emparer de l'or. En découvrant le vol, Euclion se lamente dans un monologue désespéré. Puis, comme Lyconide vient à passer, il le soupçonne et le repasse de questions ; le jeune homme s'imagine que son intrigue avec Phaedra a été découverte, et ses efforts pour se justifier provoquent un quiproquo comique, Euclion rapportant au trésor tout ce que le jeune homme lui dit au sujet de sa fille. Averti ensuite par Strobile de ce qui s'est passé, Lyconide veut rendre la précieuse marmite à Euclion. Là s'arrête la comédie de Plaute, dont le texte est incomplet. Dans le dénouement ajouté au XV^e siècle par l'érudit Urceus Codrus, Lyconide épouse Phaedra après avoir rendu le trésor à Euclion.

L'Aulularia, monologue d'Euclion, acte IV, scène 9

EUCLION - Périi, intérii, óccidi ! Quo cúrram ? quo non cúrram ? Téne, téne ! Quem ? Quis ? Néscio, níhil vídeo, caécus eo atque équidem quo éam, aut úbi sim, aut qui sim, Néqueo cum ánimo cértum investigáre. Obsécro égo vos, mi auxilió, Óro, obtéstor, sítis et hóminem demonstrétis quis éam abstúlerit. Quid ais tu ? tíbi crédere cértum est ; nam esse bónum ex vólту cognóscó. Quid est ? Quid ridétis ? Nóvi ómnes : scío fúres ésse hic complúres, qui vestítu et créta occúltant sése átque sédent quási sint frúgi. Hem, némo hábet hórum ? occidísti. Dic ígitur, quis hábet ? néscis ? Heu me mísere míserum, périi ! mále pérditus, péssime ornátus éo, Tántum gemíti et máli maestitiáeque hic díes mi optulit, fámem et pau periem ! Perditíssimus ego sum ómniú in térra. Nam quid mi ópust víta ? tántum aúri. Pérdidi quod concustodívi sédulo ! Egómet me defraudávi Animúmque méum geniúmque méum ; Nunc érgo álii laetificántur. Méo málo et dámno. Páti néqueo.

(*Aulularia*, Plaute, acte IV, scène 9, op. cit.)

Traduction

EUCLION - Je suis fini, je suis mort, je suis assassiné. Où courir, où ne pas courir ? Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! Qui ? Et par qui ? Je ne sais, je ne vois rien, je suis aveugle ; où vais-je, où suis-je, qui suis-je, je ne suis plus certain de rien. Je vous en supplie, je vous le demande, je vous en conjure, secourez-moi, et montrez-moi l'homme qui me l'a enlevée. Que dis-tu, toi ? Je veux te croire ; je vois à ton visage que tu es un honnête homme. Qu'y a-t-il ? Pourquoi riez-vous ? Je vous connais tous ; je sais qu'il y a ici beaucoup de voleurs qui, sous un vêtement blanchi, se dissimulent et sont assis à leur place, comme s'ils étaient de braves gens. Eh bien, personne, parmi les gens d'ici, ne l'a prise ? Tu m'as assassiné. Dis-moi, donc, qui est-ce qui l'a ? Tu ne le sais pas ? Ah, malheureux que je suis, tout est fini ! Je suis vraiment fini, et bien mal en point, tant ce jour m'a apporté de gémissements, de malheurs et de tristesse ! Et la faim, et la misère ! Je suis, de tous les vivants, le plus abandonné. A quoi me sert de vivre ? J'ai perdu tout l'or que je gardais si soigneusement ! Je me suis privé moi-même, moi, mon âme et mon génie ; et maintenant d'autres se réjouissent de mon malheur et de ma perte. Je ne puis le supporter !

(*Anulularia*, « La Marmite », Plaute, texte traduit par Alfred Ernout, *Les Belles Lettres*, C.U.F., 1976.)

L'Avare, monologue d'Harpagon, acte IV, scène VII

HARPAGON (*Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*) - Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! On m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent ! Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête ! (*il se prend lui-même le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin !... Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! Et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après !

(*L'Avare*, Molière)

Langage et expressions du temps de Molière

Harpago en latin signifie : harpon, croc, crochet, main de fer, voleur, rapace. L'origine du mot est grecque.

A propos de l'argent

Harpagon : En bons louis d'or et pistoles bien **trébuchantes**.

Trébuchantes : quand la monnaie a le poids en or ou en argent conforme à la réglementation et fait « trébucher » dans le bon sens la balance.

Harpagon : Oui. De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que **je suis tout cousu de pistoles**.

Pistole : monnaie d'or provenant d'Espagne et valant dix livres.

Je suis tout cousu de pistoles : je suis plein aux as/je suis très riche. (Les avarés, à l'époque, cousaient les pièces d'or dans la doublure de leurs habits.)

Harpagon : ... Je vais **gager** qu'en perruques et rubans il y a **du moins** vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer **qu'au denier douze**.

Harpagon : ... Je vais parier qu'en perruques et rubans il y a au moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, si on les a placées à seulement 8% d'intérêt.

Cléante : **J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir.**

Cléante : J'ai découvert en cachette qu'elles ont juste de quoi vivre et que leurs biens suffisent à peine à leurs besoins, malgré leur modeste train de vie.

Cléante : ... il faut que maintenant **je m'engage**...

Je m'engage : je m'endette.

La Flèche : Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des **fesse-mathieux**.

Un fesse-mathieu : celui qui bat saint Matthieu (patron des changeurs) pour en tirer de l'argent, expression pour désigner un usurier, puis par extension un avare.

Frosine : Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables et **débitent fort bien leur fait**, mais la plupart

sont **gueux** comme des rats, et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien.

débiter fort bien son fait : être un beau parleur

gueux : pauvres

A propos des sentiments

Valère : ...vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de **votre foi** ?...

Foi : engagement par lequel deux amoureux se jurent fidélité et promettent de s'épouser.

Valère : ...Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, et vous reprenez-vous de cet engagement où **mes feux** ont pu vous contraindre ?

Mes feux : mon amour

Elise : ...**Mon cœur**, pour sa défense, **a tout votre mérite**,...

Mon cœur a tout votre mérite : mon cœur est séduit par vos qualités.

Valère : ...il faudrait au moins quelque temps pour voir si **son inclination** pourra s'accommoder avec...

Son inclination : ses sentiments positifs

Les attaques

Harpagon : Voilà de mes **damoiseaux flouets** qui n'ont pas plus de vigueur que des poules !

Damoiseaux flouets : jeunes gens mondains d'allure fluette, délicate

Damoiseaux-Damoiselles (Demoiselles)

Frosine : ... Ce sont de beaux morveux, de beaux **godelureaux**, pour donner envie de leur peau ! (...)

Sont-ce des hommes que de jeunes **blondins** ?

Godelureaux : jeunes gens élégants et prétentieux

Blondins : jeunes gens à la mode portant des perruques blondes

Maître Jacques : Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent **brocards** à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de **vous tenir au cul et aux chausses et de faire sans cesse des contes de votre lésine**.

Brocards : plaisanteries malveillantes

Vous tenir au cul et aux chausses : s'acharner après vous

Faire des contes de votre lésine : raconter des histoires sur votre avarice.

Valère : **Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ?**

Valère : Que vous n'êtes, en tout et pour tout, qu'un bon à rien de cuisinier ?

Harpagon : **Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller sur mes brisées !**

Harpagon : Comment, vaurien ! tu as l'audace de marcher sur mes plates-bandes !

Brisées : branches d'arbres que le veneur (chasseur – celui qui dirige les chiens) rompt pour marquer le passage d'une bête.

Aller sur les brisées de quelqu'un : rivaliser, entrer en concurrence avec lui

Harpagon : *(A Elise)* **Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ;**

(A Valère) **et une bonne potence me fera raison de ton audace.**

Harpagon : *(A Elise)* T'enfermer dans un couvent m'assurera de ton bon comportement ;

(A Valère) et te pendre me vengera de ta trahison.

L'avare qui a perdu son trésor

L'Usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
 Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.
 Ce malheureux attendait
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
 Il avait dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit
 Que d'y ruminer jour et nuit,
 Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire.
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
 C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 - Votre trésor ? où pris ? - Tout joignant cette pierre.
 - Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet,
 Que de le changer de demeure ?
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
 - A toute heure ? bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchais jamais. - Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :
 Mettez une pierre à la place,
 Elle vous vaudra tout autant.

La Fontaine, « L'avare qui a perdu son trésor »,
Fables, livre IV, fable 20, 1668

Quelques liens et livres

- www.toutmoliere.net

- *L'Avare, Molière*, éd. Hatier, coll. profil d'une œuvre
(analyse critique par Sylvie et Jacques Dauvin)

- *L'Avare, Molière*, texte intégral, éd. Larousse, petits classiques
(édition annotée, commentée par Evelyne Amon, illustrée, avec biographie de l'auteur, contextes et genèse de l'œuvre, appareil pédagogique et outils de lecture, www.petitsclassiques.com)

- *L'Avare, Molière*, texte intégral de la pièce, éd. Bordas, coll. Classiques XXX

